

à la maison depuis trois jours, une absence aussi prolongée l'inquiétait vivement. De temps en temps elle jetait un coup d'œil fortif sur sa mère et Pluchon. Celui-ci après avoir donné rendez-vous à la mère Coco pour six heures au couvent des Ursulines, prit la direction de la troisième municipalité en suivant la levée.

La mère Coco recommanda strictement à sa fille de retourner avant la nuit à la maison, de se coucher en arrivant et de ne pas l'attendre.

—J'ai de pressantes affaires, continua-elle, pour ce soir, qui me retiendront probablement une partie de la nuit.

—Ne reviendrez-vous pas coucher à la maison, maman ? demanda Clémence d'un air timide.

—Allons, petite impertinente, pas de questions, et surtout pas de réflexions.

Clémence baissa les yeux sous le regard méchant de la vieille, et commença à faire ses préparatifs de départ—La mère Coco partit dans la direction de la rue Canal, afin de ne pas donner à Clémence de soupçons sur la route qu'elle se proposait de suivre pour retrouver monsieur Pluchon. Quand la Coco fut parvenue à la rue Canal, elle tourna à droite, se rendit aux remparts, redescendit dans le faubourg Marigny et fut bientôt au rendez-vous au bas du couvent des Ursulines, où l'attendait monsieur Pluchon, sur le bord de l'eau dans une pirogue.

—Embarquez vite, nous avons le temps de descendre avant l'obscurité ;

—Combien de lieues avons-nous à faire avant d'arriver ?

—Deux petites lieues.—Allons, prenez garde à vous ; asseyez-vous au fond de la pirogue et nageons comme pour la vie, mère Coco.

La mère Coco se plaça avec précaution, pour ne pas perdre son équilibre, au fond de la fragile embarcation ; et Pluchon, armé d'une pagaie légère, guidait la pirogue assis à l'arrière.—Le courant, joint à une légère brise, les eut bientôt fait re.—Le courant, joint à l'entrée du bayou bleu. Le bruit des avoies descendre jusqu'à l'entrée du bayou bleu. Le bruit des avoies sur le bord de la pirogue fit envoler une dizaine de buissons sards.

—Oh ! oh ! dit la mère Coco, en voyant cette nuée d'oiseaux de morts, ça sent la chair morte ; on ne doit pas être loin du noyé, n'est-ce pas Monsieur Pluchon ?

—Vous avez deviné, nous arrivons. C'est justement sur le noyé que ces carancros font festin. Nous allons leur disputer leur pâture pour quelques temps. Regardons bien auparavant pour voir si personne ne peut nous apercevoir.

La vieille Coco avec ses deux yeux ronds et gris parcourut d'un regard rapide les deux rives du fleuve.

—Il n'y a pas un chat pour nous voir ; ne perdons pas de temps, en avant et à l'œuvre !

Ils approchèrent avec précaution, écartèrent les joncs, et

découvrirent le cadavre d'un noyé. Les carancros avaient arrachés les yeux de leurs orbites et la langue de la bouche ; le nez, les joues et toutes les chairs de la figure avaient été horriblement mutilés par ces voraces et immondes animaux. Il était absolument impossible de reconnaître aucun trait de la figure.

Quand Pluchon et la mère Coco eurent terminé leur examen, celle-ci se retournant vers Pluchon :

—Eh bien ! lui dit-elle, êtes-vous satisfait de votre examen ? reconnaissez-vous ce cadavre ? et que voulez-vous faire maintenant ?

—Oui, mère Coco, oui, je suis satisfait. Je ne sais pas quel est ce noyé, je ne m'en soucie guère—Tout ce que nous avons à faire maintenant le voici en deux mots : " Vous prendrez tous les vêtements, papiers et bijoux du Monsieur, qui est dans votre cachot, et vous en habillerez ce cadavre. Quand à son argent, ça vous appartient, comme dépouilles de guerre. Surtout, remarquez bien, il faut que la toilette de ce noyé soit faite cette nuit, afin qu'il soit décentement vêtu, pour paraître demain matin pardevant son honneur monsieur le coronnaire. "

—Mais, monsieur Pluchon, ce n'est pas une petite affaire que vous nous proposez là.

—Allons donc, mère Coco, est-ce que par hasard vous y trouveriez d'insurmontables difficultés ? tenez, voici qui aplani- ra bien des choses, ceci c'est par dessus le marché.

Et Pluchon lui glissa dans la main un billet de cinquante dollars.

—A la bonne heure, monsieur Pluchon, voilà ce qui s'appelle faire des affaires. Avant le point du jour tout sera bâclé ; ce qui reste de ce noyé sera habillé comme pour le jour de ses noces ; car après le bain vient la toilette. Le pauvre cher homme n'aura pas besoin de se faire raser, car les carancros ne lui ont pas même laissé la chose sur laquelle lui poussait la barbe.

Et la vieille en prononçant ces paroles en face de ce cadavre ensanglanté par ces immondes oiseaux de proie qui décrivait des ronds dans les airs en faisant entendre leurs cris de mort, comme s'ils eussent voulu exprimer leur indignation de ce qu'on venait les distraire de leur festin se mit à ricaner.—Pluchon, tout accoutumé qu'il était à ces scènes hideuses, ne pût s'empêcher d'éprouver un certain sentiment de répulsion aux obscènes paroles de la vieille Coco ; et se hâta de pousser la pirogue au large. La nuit était déjà fort avancée, quand ils arrivèrent au lieu du débarquement—La Coco prit la route de l'habitation des champs, et Pluchon celle de la ville, après avoir bien recommandé à la vieille de lui donner le lendemain matin, à sept heures précises, des nouvelles de ses opérations de la nuit.

G. B.

(A CONTINUER)

